

LES GENRES DE L'HISTORIOGRAPHIE LATINE

Eugen Cizek

Souvent les savants de notre époque considèrent l'historiographie des Romains comme un genre unique, voire le fameux genre historique¹. Néanmoins, d'ordinaire ils ne parviennent pas à tomber d'accord sur les limites d'un tel genre, sur sa portée et son contenu. Faut-il inclure la biographie dans ce genre? Convient-il d'y intégrer aussi les mémoires? Les réponses divergent en général. Il en était de même chez les Anciens. Souvent les Grecs et les Romains avaient des difficultés à préciser d'une manière convenable les limites de l'historiographie. En l'occurrence, ils hésitaient sur le sens exact du mot *historia*. Nous verrons combien leur avis à l'égard des sens de ce mot étaient contradictoires, partagés selon des approches théoriques bien différentes.

Ces hésitations, ces contradictions nous semblent en fait très significatives. C'est que, pendant l'antiquité, ni la pensée historique, ni la pratique de l'art des historiens n'avaient un centre unique. Se référant à la pensée historique, santo Mazzarino constatait qu'aux yeux de l'homme antique elle apparaissait telle une

¹ Comme le montre même le titre d'un article scientifique très réputé et d'ailleurs brillamment écrit. Nous songeons à Anton D. LEEMAN, «Le genre et le style historique à Rome: théorie et pratique», *Revue des Etudes Latines*, 33, 1955, pp. 133-208.

ἀμέθοδος ὕλη, un bois sauvage, sans plan déterminé et sans méthode. Ou bien, pour lui laisser la parole, «il pensiero storico non ha un centro unico, o un punto di riferimento²». Néanmoins, ce qui vaut pour les Grecs, vaut aussi pour les Romains. Il en va de même de la pratique de l'historiographie, de ses produits concrets, voire des différents secteurs de sa sphère. En effet, à Rome il y a eu plusieurs manières générales d'écrire l'histoire, plusieurs genres en somme. En dépit de son grand prestige, l'annalistique n'est jamais parvenue à transformer les autres manières d'écrire l'histoire en variantes de son genre. Il n'y a pas eu de centre unique de l'historiographie, laquelle pouvait sembler comme un bois sans méthode, parce que l'histoire constituait un vaste ensemble de genres relativement autonomes. Ou bien un système, ayant ses sous-systèmes. C'est pourquoi, lors du congrès de la F.I.E.C. (Budapest, 1979), nous avons préféré définir l'historiographie de Rome comme une fédération de genres³. A notre avis, ce n'est que de cette façon que l'historiographie recouvre sa méthode, que son «bois» acquiert un plan organisé. A Rome, plus encore qu'en Grèce, l'historiographie n'avait point un centre unique, mais jouissait d'une structure complexe, où s'ordonnaient d'une manière assez systématique ses genres.

Il est donc inutile de disserter plus longtemps sur l'opportunité de ranger ou de ne pas ranger tel ou tel genre à l'intérieur de l'historiographie. Chaque genre avait ses propres traits lui permettant de s'intégrer d'une façon spécifique dans l'historiographie. Les Anciens sentaient d'ailleurs —encore que confusément— que l'historiographie était une fédération de genres. Leur poétique de l'histoire le prouve.

Certains théoriciens ont pratiqué à Rome la poétique de l'histoire. Tels que Cicéron, Quintilien et même Pline le Jeune. Et cela même s'ils n'ont pas consacré des ouvrages spécialisés à la théorie de l'histoire. Il faut attendre longtemps pour avoir des ouvrages dédiés en exclusivité à la poétique de l'histoire. Cependant, les réflexions des théoriciens mentionnés comportent des remarques très révélatrices pour leurs hésitations, qui traduisent

² Santo MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*, 2 éd., Bari 1973, II, 2, p. 376; aussi pp. 259, 377. Il s'agit en fait d'une formule adoptée par les historiens grecs de l'école isocratique.

³ Dans une communication publiée dans les actes de ce congrès.

le fait qu'ils prenaient conscience du caractère hétérogène de l'historiographie. A savoir de sa vocation de fédération des genres. Qui plus est, les historiens eux-même, ne serait-ce qu'en quelques lignes, réfléchissent à Rome sur leurs méthodes et leur art. Ces réflexions, énoncées ordinairement dans les préfaces des oeuvres historiques, rejoignent en général l'avis des théoriciens déjà mentionnés.

Ces hésitations, ces réflexions enrichissantes portaient très souvent sur le sens du mot *historia*, d'ailleurs fréquemment employé au pluriel, donc comme *historiae*. Chez les Grecs, le mot ἱστορία signifiait recherche, information, exploration, même connaissance. Mais également résultat de l'information, récit de ce qu'on a appris, en fin de compte histoire. Du reste, même au sens d'histoire, ἱστορία supposait aussi savoir géographique, qu'on acquérait à force de voyages et de recherches.

Les Romains ont assez vite adopté et naturalisé le mot grec. Pour ce qui est de l'historiographie, quatre sens principaux se dégagent. Nous verrons qu'au moins deux de ces sens se détachent des rélexions avancées par Aulu-Gelle quant à l'*historia*. Il y a d'abord le sens le plus restreint. Dans ce cas précis, *historia* désigne une espèce particulière d'histoire panoramique: c'est-à-dire la chronique des événements récents ou même contemporains de l'époque de l'historien. C'est dans ce sens qu'utilisait Sisenna le mot en question, au début du premier siècle av. J.C. A son tour, Salluste donne à sa chronique le titre d'*Historiae*, en songeant aux faits assez nouveaux et ayant des retombées manifestes sur l'époque où il l'écrit. A partir du siècle d'Auguste, ce sens restreint se précise, se décante. Menant à Tacite, pour lequel l'*historia* dénotait la chronique des événements les plus récents, en opposition avec le mot *annales*, qui désignait le récit des événements plus anciens⁴.

Plus claire encore semble, comme nous l'avons déjà noté, l'analyse que font Aulu-Gelle et Servius des sens véhiculés par le mot *historia*. Pour sa part, Aulu-Gelle montre que, suivant certains auteurs, l'*historia* serait le récit des faits dont son auteur a été témoin, donc la chronique contemporaine. Il est vrai que, de son côté, Aulu-Gelle déclare préférer un sens plus large du mot

⁴ PLIN., *Ep.*, 7, 33, 1, où il s'adresse à Tacite: «auguror, nec me fallit augurium, historias tuas immortales futuras».

historia, à savoir celui de «récit», de présentation des faits en général. Aussi Aulu-Gelle montre-t-il que, d'après certains avis, les *annales* font partie de cette *historia*, comprise dans un sens plus large⁵. De cette façon, Aulu-Gelle semble privilégier le second sens du mot *historia*, tout en admettant l'existence d'un autre, le premier, le plus limité, à savoir celui de chronique contemporaine (ou presque) des événements. Au contraire, Servius, lequel se réfère à son tour aux sens des mots *historia* et *annales*, paraît privilégier le sens restreint du terme *historia*. Il précise que l'*historia* représente la chronique contemporaine, celle des faits que l'historien a vus ou bien a pu voir, tandis que les *annales* supposent le récit des événements que «notre âge n'a pas connu». Néanmoins il avoue que parfois on confond les deux mots analysés par lui, de façon qu'on prend l'un pour l'autre⁶. Ce qui implique des significations plus larges que pourrait assumer le mot *historia*.

Le second sens couvrirait donc toute histoire panoramique des événements, y compris l'annalistique, les *res gestae* et l'histoire universelle. C'est surtout avec ce sens, paraît-il, que Sempronius Asellio, d'ailleurs cité par Aulu-Gelle à son appui, emploie le mot *historia*, au début du premier siècle av. J.C.⁷

Un troisième sens du mot *historia* concernait, à part l'histoire panoramique tout entière, les monographies, ainsi que, d'ordinaire, les abrégés. C'est le sens que semble préférer Cicéron, qui

⁵ GEL., *Noct. Att.*, 5, 18, 1-5.

⁶ SERV., *Ad Verg. Aen.*, 1, 373: «inter historiam et annales hoc interest: historia est eorum temporum quae uel uidimus, uel uidere potuimus, dicta ἀπὸ τοῦ ἱστορεῖν, id est uidere; annales uero sunt eorum temporum, quae aetas nostra non nouit: unde Liuius ex annalibus et historia constat. Haec tamen confunduntur licenter, ut hoc loco pro historia inquit "annales"».

⁷ Sempronius Asellio se référait aux *annales*, aux *res gestae*, qu'il était en train de créer, à l'*ἱστορία* des Grecs, ainsi qu'à l'*historia* des Romains, qui était en train d'émerger. Voici ce qu'il nous en apprend: GEL., *Noct. Att.*, 5, 18, 8 = H. PETER, *H.R.R.*, Leipzig 1914, *Asellio*, fr. 1: «uerum inter eos, inquit, qui annales relinquere uoluissent, et eos qui res gestas a Romanis perscribere conati essent, omnium rerum hoc interfuit. Annales libri tantummodo quod factum quoque anno gestum sit, ea demonstrabant, id est quasi diarium scribunt, quem Graeci ἐφημερίδα uocant. Nobis non modo satis esse uideo, quod factum esset, id pronuntiare, sed etiam quo consilio quaque ratione gesta essent demonstrare». Il ajoute ensuite: «...neque quibus consiliis ea gesta sint, id fabulis pueris est narrare, non historias scribere» (GEL., *Noct. Att.*, 5, 18, 9 = H. PETER, *H.R.R.*, *Asellio*, fr. 2).

analyse le style élevé, mais encore rudimentaire de Caelius Antipater, auteur d'une monographie relative à la seconde guerre punique⁸. Ailleurs, Cicéron se réfère à Marcus Iunius Brutus comme à un historien, qui aurait résumé l'oeuvre annalistique de Gaius Fannius, à la faveur d'une *epitoma Fannianorum*, ainsi que celle de Caelius Antipater⁹. Quintilien, qui, lui, analyse l'oeuvre de Salluste comme un ensemble d'ouvrages historiques, où les monographies tiennent une place de choix, admet le même sens du mot *historia*¹⁰. Enfin, un théoricien grec rejetait nettement l'idée que les mémoires seraient de l'*historia*. Il s'agit de Lucien de Samosate, qui songeait non seulement à l'historiographie grecque, mais aussi à l'art historique des Romains. Lucien signale qu'un médecin avait publié des notes, qui ne représentaient qu'un livre de mémoires, ὑπόμνημα, sous le titre d'«Histoire de la guerre contre les Parthes», Ἱστορία Παρθικαί¹¹. Pour sa part, Lucien estime donc qu'un livre de mémoires n'offre qu'une matière rudimentaire, qu'un autre écrivain, véritable historien celui-ci, pouvait utiliser, afin de composer un authentique ouvrage historique. Au demeurant, le texte que nous avons cité atteste que le statut des mémoires constituait un vrai sujet de controverses. Car le médecin militaire, mentionné par Lucien, était d'avis que le livre de mémoires représentait une sorte d'ἱστορία. Auparavant, Cicéron avait considéré que les mémoires ne feraient que fournir des matériaux à ceux «qui uellent scribere historiam». De surcroît, il avait associé Jules César lui-même à ce jugement, en montrant que celui-ci avait écrit ses *commentarii*, dans le dessein d'offrir des matériaux aux historiens. Il n'en est pas moins vrai que Cicéron reconnaît à César des qualités qui laissent dans l'ombre l'art des véritables historiens¹². Quintilien adopte le même point de vue, car il ne range pas César parmi les historiens et par conséquent n'estime pas que les mémoires releveraient de l'histo-

⁸ L'analyse du style d'Antipater est accomplie par Cic., *De orat.*, 2,54; *De leg.*, 2,6.

⁹ Cic., *Att.*, 12, 5, 3 et 13, 8.

¹⁰ QUINTIL., *Inst. Or.*, 10, 1, 101-102; aussi 2, 5, 19; 3, 8, 9; 4, 2, 45; 10, 1, 32.

¹¹ LUCIAN., *Hist. Conscr.*, 16.

¹² Cic., *Brut.* 75, 262: «sed dum uoluit (César) alios habere parata, unde sumerent qui uellent scribere historiam, ineptis gratum fortasse fecit, qui uolent illa calamistris inurere; sanos quidem homines a scribendo deterruit. Nihil est enim in historia pura et illustri breuitate dulcius».

riographie. Auparavant, Cornélius Népos, bien qu'en principal biographe, avait écarté son genre privilégié de l'historiographie et l'avait même opposé à l'*historia*. Se référant à Pélopidas, il attire notre attention sur le fait que lui, l'auteur, entend retracer la vie du héros grec et non pas écrire de l'histoire: «cuius de uirtutibus dubito quemadmodum exponam, quod uereor, si res explicare incipiam, ne non uitam eius enarrare, sed historiam uidear scribere»¹³. Plus tard, Plutarque sera du même avis quant à la biographie et à l'*historia*. Néanmoins, il n'y a pas lieu, à notre sens, d'exagérer la portée de telles déclarations. Pour Népos et même pour Plutarque, il était surtout question d'avancer des aveux de modestie. Car on sentait, en tout cas, le statut périphérique de la biographie, genre plus souvent rejeté de l'historiographie que les mémoires. Qui plus est, dans un autre ouvrage, Cornélius Népos intégrait la biographie dans l'histoire, à savoir dans l'*historia* au sens le plus large du mot, et mettait sur le même plan les biographes et les annalistes. C'est au moins un jugement que lui prête Suétone, quand il mentionne une phrase de Népos sur Voltacilius Pitholaus, le biographe de Pompée¹⁴.

Presque dramatiques et très éloquents nous semblent les hésitations de Pline le Jeune, relatives au sens du mot *historia* et à la position de la biographie. En effet, lorsqu'il se rapporte aux *exitus*, récits sur la mort de certains personnages célèbres du siècle antérieur, relevant de la biographie, Pline montre que ceux-ci tiennent le milieu entre la dissertation et l'histoire, «inter sermonem historiamque medios»¹⁵. Ailleurs cependant, mais dans le même livre de lettres, Pline semble juger la biographie comme partie intégrante de l'*historia*. C'est ainsi qu'il montre que l'*historia* charme le lecteur du fait de son contenu seul, étant donné que les hommes se laissent facilement séduire par les commérages et les contes insignifiants, «sermunculis etiam fabellisque»¹⁶. Or, le genre historique spécialisé dans les commérages était précisément la biographie. Plus loin, dans la même lettre, Pline reprend le

¹³ NEP., *Pel.*, 1, 1.

¹⁴ SUET., *Gram.*, 27: «deinde rhetoricam professus, Cn. Pompeium Magnum docuit, patrisque eius res gestas, nec minus ipsius, compluribus libris exposuit; primus omnium libertinorum, ut Cornelius Nepos opinatur, scribere historiam orsus (Voltacilius), nonnisi ab honestissimo quoque scribi solitam ad id tempus».

¹⁵ PLIN., *Ep.*, 5, 5, 3.

¹⁶ PLIN., *Ep.*, 5, 8, 4.

problème de l'*historia* et l'oppose au discours, l'*oratio*, sans préciser les limites de l'historiographie. On pourrait en déduire tout ce qu'on souhaite: que la biographie fait partie de l'historiographie ou qu'elle en est éliminée.

De toute façon, non seulement ces hésitations, mais également le rejet de la biographie s'avèrent significatifs pour la situation réelle de l'*historia*. Car, si certains se donnent la peine de refuser à la biographie la qualité de récit historique, en revanche d'autres lui accordaient une position particulière à l'intérieur de ce récit. De cette manière, nous aboutissons au quatrième sens de l'*historia*, déjà supposé par les flottements mentionnés plus haut. Pourtant, il y a des témoignages précis prouvant que certains historiens et théoriciens comprenaient par l'*historia* tous les genres sur lesquels portaient le troisième sens du terme, de même que les mémoires et la biographie. Les auteurs des mémoires, Sylla, Jules César — en dépit des allégations de Cicéron — plus tard Agrippine et Trajan, voulaient faire une oeuvre d'histoire. Raison pour laquelle ils manipulèrent leur matière, afin de présenter et d'inculquer dans l'esprit des lecteurs leur propre version des événements historiques. De cette façon, ils précédèrent et légitimèrent la prétention du médecin militaire cité par Lucien, qui songeait présenter une histoire parthique, grâce à ses mémoires.

Quant à la biographie, déjà au premier siècle av. J.C., un historien et un théoricien de l'histoire, de la taille d'Asklépiadès de Myrléa, incorporait la biographie à l'histoire¹⁷. Chez les Romains, plus tard, Suétone se proposa manifestement de représenter les traits de toute une époque, sous la forme particulière des biographies des Césars. Il ne dit pas *expressis uerbis* qu'il fait de l'histoire, mais, à la fin de ses *uitae*, il précise qu'après la mort de Domitien avait commencé une nouvelle période historique, plus heureuse. Il évoque un rêve de Domitien, en affirmant que cet empereur en avait déduit qu'après sa mort l'État aurait une situation, un «status» plus heureux. Ce qui impliquait une période historique renouvelée. Les événements se déroulant ensuite ont confirmé ce rêve, ajoute Suétone¹⁸. D'ailleurs, nous avons constaté que Suétone cite une phrase où Népos intégrait la

¹⁷ Au sujet de la poétique de l'histoire adoptée par Asklépiadès, voir S. MAZZARINO, *op. cit.*, I, pp. 486-488; 491-492; II, I, p. 95.

¹⁸ SUET., *Dom.*, 23, 4: «...pro certoque habuisse beatiorem post se laetiorem»

biographie à l'histoire. Ce n'est pas par pur hasard qu'après l'expérience suétonienne on a intégré plus souvent la biographie dans l'histoire. Au demeurant, les remarques dans ce sens ont été beaucoup plus nettement formulées. A la fin du quatrième siècle, tout en défendant sa méthode de travail, Ammien Marcellin réprova les biographes qui s'étaient souciés de menus détails, propres à la vie privée des empereurs. De ce fait, Ammien Marcellin supposa qu'aussi bien les biographes que lui-même dans son cas d'une manière supérieure-avaient fait de l'*historia*. Il est vrai qu'Ammien affirme que les procédés des biographes sont en désaccord avec les préceptes de l'histoire: «praeceptis historiae dissonantia»¹⁹. Pourtant, ses assertions reconnaissent à la biographie un statut de genre historique, bien qu'inférieur à ce que fait Ammien, en raison des erreurs commises par les auteurs qui en relèvent. Faire de la mauvaise *historia* signifie faire tout de même de l'*historia*. A la même époque, l'auteur de l'*Histoire Auguste*, d'ailleurs lui aussi formé dans les milieux que fréquentait Ammien, soutient, beaucoup plus nettement encore, que la biographie serait de l'*historia*. Il estime que la biographie est assimilable à ce qu'accomplissent les «historicae eloquentiae...auctores»²⁰. Dans la même *uita*, ce biographe en vient à équivaloir la biographie aux annales, par conséquent à l'*historia* comprise dans un sens plus large, quand il se montre décidé à employer un certain procédé littéraire. En fait, il est question de l'insertion d'une lettre écrite par un de ses personnages. Somme toute, il précise qu'il agit «ut alios annalium scriptores fecisse uideo»²¹. Il est intéressant de noter que cette totale intégration de la biographie à l'*historia* survient au moment historique où le brassage des genres se manifestait d'une façon saillante. En tout cas, les auteurs, qui adoptaient ce quatrième sens de l'*historia* avaient raison. Forts

que portendi rei publicae statum, sicut sane euenit abstinentia et moderatione insequentium principum».

¹⁹ AM. MARC., *Res Gest.*, 26, 1, 1: «...similia plurima praeceptis historicae dissonantia, discurrere per celsitudines adsuetae, non humilium minutias indagare caesarum...».

²⁰ HIST. AUG., *Aurel.*, 2, 1-2.

²¹ HIST. AUG., *Aurel.*, 17, 1. A notre époque, S. MAZZARINO, *op. cit.*, II, 1, pp. 444 et 448, s'est dressé résolument contre l'opposition entre les mémoires et la biographie d'un côté et les autres genres historiques de l'autre. Et à juste titre.

d'une longue expérience de la littérature historique, ils saisissaient les vraies limites de l'historiographie.

Cette complexité de l'historiographie, ces flottements à propos du sens et des limites de l'*historia* révèlent qu'il s'agissait bien d'une fédération de genres, parfois envisagée même par les Anciens de cette manière. Il est certain que les genres ne se retrouvaient pas à l'état pur dans les oeuvres de certains historiens. Les interférences, les contacts entre les genres sont beaucoup plus anciens que le quatrième siècle apr. J.C. Au demeurant, maints historiens ont successivement abordé, en passant d'une oeuvre à l'autre, plusieurs genres historiques. Qui plus est, il y eut des traits généraux, communs à tous les genres de l'historiographie, traits dont nous ferons mention plus loin. En outre, il y avait des affinités entre quelques genres, les opposant aux autres modalités d'écrire l'histoire. Ou plutôt il y avait des groupes de genres. A vrai dire, les sens différents du mot *historia* rendent compte de ces regroupements.

Du même coup, ces sens font état de certains traits particuliers à chaque genre. Nous avons remarqué combien était vénéré par les Romains le genre des *Annales*. Les auteurs des chroniques annalistiques retracèrent les événements du passé, depuis les époques les plus reculées. Ces chroniques comportaient toujours une «archéologie», un récit des événements les plus anciens, brillant de l'éclat des légendes. La narration du passé se voulait, le plus souvent, complète et insistait sur les époques antérieures du temps où écrivaient les historiens. Une méthode particulière y était utilisée. Méthode supposant un découpage annuel des événements, une chronique déroulée année par année. Sempronius Asellio précisait d'ailleurs que l'annalistique supposait comme obligatoire ce découpage annuel et un ordre strictement chronologique, tandis que d'autres genres de l'histoire panoramique comportaient des structures moins rigoureuses quant à la chronologie. Nous avons déjà cité ses allégations. Par conséquent, l'annalistique traitait sur divers plans des faits survenus pendant la même année, au risque de morceler des ensembles unitaires d'événements, d'ignorer les liens rattachant l'une à l'autre des circonstances se déroulant plusieurs années de suite. La relation des événements d'une année commençait ordinairement par les *res internae*, les affaires intérieures de l'État, installation de nouveaux magistrats, prodiges, éclipses, préparation de la campagne

d'été, menée contre les ennemis de Rome. Suivait le récit des *res externae*, c'est-à-dire de cette campagne d'été, pour en venir derechef aux *res internae*, survenues à la fin de l'année²². Chez Tacite, les changements du décor, de l'endroit, où se déroulent les événements sont beaucoup plus souples et plus rapides que dans les oeuvres de ses prédécesseurs. Les *res*, chez le grand historien, *internae* ou *externae*, sont ordonnées sur de véritables paliers, agencés, maniés avec une adresse exceptionnelle. Toujours est-il qu'en général les annalistes s'intéressaient en particulier au côté événementiel de l'histoire et se préoccupaient en moindre mesure des causes et des desseins historiques.

Un autre genre historique était celui des *res gestae*. Dans ce cas, l'historien insistait sur des événements plus récents, tout en ménageant une section de l'oeuvre pour les faits plus anciens. D'habitude une petite «archéologie» était de mise. Nous avons déjà défini les traits de l'*historia*, au sens le plus restreint du terme, celui désignant un genre particulier. Les auteurs d'*historiae* centraient leur narration sur les événements les plus récents et évitaient les «archéologies». Cette conception du récit historique se retrouve non seulement chez les auteurs déjà mentionnés — Sisenna, Salluste, Tacite —, mais également chez Asinius Pollion, ainsi que chez d'autres écrivains. Dans les *historiae*, aussi bien que dans les *res gestae*, les historiens suivaient un ordre chronologique déterminé, emprunté notamment aux techniques annalistiques. Cependant, comme nous avons signalé que l'avait montré Sempronius Asellio, l'ordre chronologique était beaucoup moins rigoureux dans ces deux genres que dans l'annalistique. Dès leurs débuts, les *res gestae*, autant que l'*historia*, se proposaient d'approfondir les buts des actions historiques, ainsi que leurs causes, davantage que les *annales*. Nous l'avons déjà fait remarquer. D'ailleurs le souci de Tacite pour les causes profondes est une exception dans l'histoire de l'annalistique. Néanmoins,

²² Sur la structure de l'année dans ces chroniques, voir Judith GINSBURG, *Tradition and Theme in the Annals of Tacitus*, New-York 1981, pp. 10-79. Son analyse porte surtout sur l'usage que font des structures annalistiques Tite-Live et Tacite; voir aussi K. NITZSCH, *Die römische Annalistik von ihren ersten Anfängen bis auf Valerius Antias*, Berlin 1873. Sur Tite-Live, voir U. KAHRSTEDT, *Die Annalistik von Livius*, B. XXXI-XLV, Berlin 1913; P.G. WALSH, *Livy. His Historical Aims and Methods*, Cambridge 1961; T. J. LUCE, *Livy. The Composition of His History*, Princeton 1977.

même Tacite proclame ce souci notamment dans ces *Historiae*²³. Quoi qu'il en soit, les *res gestae* s'avèrent un genre intermédiaire entre les *annales* et l'*historia*. Toutefois, souvent les Romains désignaient par *res gestae* toute *historia*, à la vérité tous les genres historiques, sauf la biographie et les mémoires. Ce qui fait que Salluste emploie *res gestae* pour indiquer ses monographies²⁴.

L'histoire universelle, pratiquée selon l'exemple des Grecs, supposait une structure bien différente. Si l'on tient compte particulièrement de Trogue-Pompée, son plus important représentant, auteur d'un ouvrage monumental —44 livres— l'ordre chronologique interférait avec l'ordre géographique dans l'histoire universelle. On poursuivait surtout par peuples et zones géographiques une histoire, dont, sans nul doute, on représentait aussi les principales étapes.

Ce qui rapprochaient entre eux tous ces genres était la technique du récit continuu, progressif, se déroulant *continuo*. Ou bien, comme nous avons déjà montré, la vision panoramique. A cette vision, s'opposait l'histoire pratiquée *carptim*, suivant la formule de Salluste²⁵. Ce qui supposait un choix, portant moins sur une section chronologique, laquelle n'était pas limitée, que sur le sujet. On retenait une certaine matière, susceptible d'intéresser l'historien, qui écartait d'emblée les événements contemporains des faits le préoccupant. Il s'agissait sans aucun doute de la monographie historique, où la méthode annalistique aurait été effectivement inutile. Quitte à poursuivre un certain ordre chronologique.

L'épitomé, *epitoma* ou *epitome*, c'est-à-dire l'abrégé ou le compendium, jetait souvent un pont entre la monographie et l'histoire panoramique. Parfois, l'épitomé, qui résumait, qui contractait l'histoire, abrégeait une certaine oeuvre d'un seul auteur. Comme dans le cas de Brutus, de Justin, de Pseudo-Aurélius Victor et d'autres auteurs d'abrégés. A part cette espèce d'épitomé, plutôt technique, il y en a eu une autre, plus hardie, plus originale, qui résumait l'histoire romaine en général. Comme chez

²³ TAC., *Hist.*, 1, 4, 1.

²⁴ SALL., *Cat.*, 3, 2; 4, 2; *Jug.*, 4, 6 etc.

²⁵ SALL., *Cat.*, 4, 2: «sed a quo incepto studioque me ambitio mala detinuerat, eodem regressus statui res gestas populi Romani carptim, ut quaeque memoria digna uidebantur, perscribere...».

Velleius Paterculus et chez Florus. Ce second type d'épitomé comportait un jugement historique plus intelligent et un art assez bien déployé. De toute façon, l'épitomé agissait lui aussi *carptim*, parce qu'il pratiquait un choix. Il y a eu des abrégés des monographies et même des biographies, sinon d'autres abrégés. Toujours est-il que, dans la plupart des cas, l'épitomé abrégait une histoire panoramique. Cet épitomé d'histoire panoramique véhiculait un récit déroulé *continuo*, une narration suivie, c'est-à-dire continue, ininterrompue. N'empêche que, dans cette situation, de même que pour ce qui est des abrégés d'oeuvres autres que celles d'histoire panoramique, le choix, la procédure *carptim*, dominaient avec autorité. Ce choix ne concernait guère ce qui aurait pu intéresser un lecteur idéal, ne visait guère ce qui était important pour l'histoire, en général. La sélection entraînait plutôt ce qui importait à son auteur, ce qui comptait selon les critères de sa méthode essentiellement subjective. Sans nul doute, les auteurs d'abrégés devaient se soucier pourtant du goût du public pour les faits étranges, de même que pour la couleur rhétorique des textes, bref d'un certain horizon d'attente. À côté de l'épitomé, le tableau chronologique, lequel fournit un bref aperçu annalistique de l'histoire, est plutôt un sous-genre qu'un genre autonome.

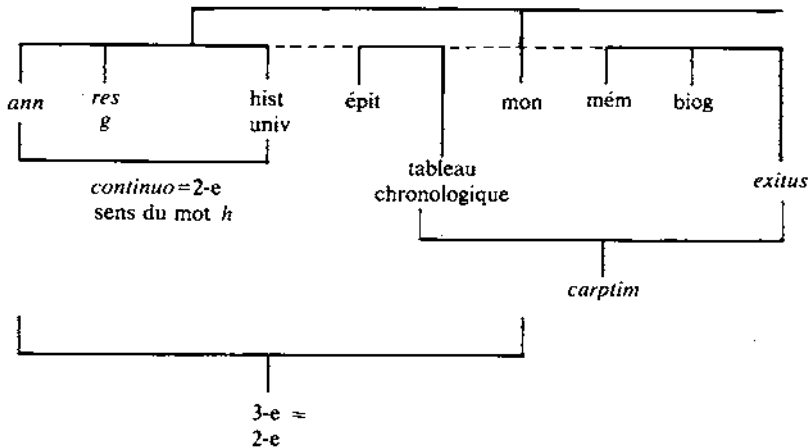
Les mémoires constituaient une autobiographie littéraire. Quelquefois, ils traitaient d'une vie tout entière, jusqu'au moment où ils avaient été rédigés. Comme pour les mémoires de Sylla, d'Agrippine, d'Hadrien, de Constantin. Sans doute, ces mémoires justifiaient-ils, légitimaient-ils la démarche politique de leur auteur. Le récit était centré sur la personnalité de celui-ci, dans un ordre chronologique assez relâché. Cependant, la vision synoptique de la vie politique et sociale n'y était pas absente. D'autres mémoires s'axaient sur un groupe d'événements ou de faits, révélateurs pour le cheminement de leur auteur: lequel agissait, dans ce cas, *carptim*. Jules César et Trajan ont été les plus marquants mémorialistes de cette catégorie. Certes, la priorité était toujours —et même adroitement— accordée à la personnalité du mémorialiste, mais aux faits concrets, en l'occurrence aux faits de guerre, était prêtée une importance accrue par rapport à d'autres mémoires. On connaît trop sommairement les mémoires de Trajan, pour en tirer des conclusions quant à sa technique de composition. Ceci étant, les commentaires de César dénotent que leur auteur utilisait certaines structures propres à la monographie

et ordonnait les événements selon les exigences d'une stratégie chronologique et même annalistique. Pourtant, à l'intérieur de chaque livre, la matière est distribuée par grandes sections, dont chacune traite d'une campagne déterminée.

Comme nous le montrait Ammien Marcellin — nous l'avons déjà fait remarquer —, la biographie portait sur les petits détails et les aventures du personnage principal. Elle ne négligeait guère les rapports entre l'homme, dont on retraçait la vie, et l'environnement, mais insistait sur sa vie privée, sans pour autant faire fi de sa vie publique. Les anecdotes savoureuses, les cancan proliféraient, ainsi que tout ce qui pouvait monter en épingle le caractère du personnage. Le récit des biographes s'avère toujours sélectif, accompli *carptim*, et ne suppose jamais une préoccupation pour la chronologie des faits. Qui plus est, ce récit écarte d'emblée toute narration continue. Une structure caractéristique la remplace: le biographe représente d'ordinaire la naissance et la famille de son personnage, la carrière, les exploits, ainsi que la mort de celui-ci. De l'histoire de la biographie latine on pourrait dégager toujours deux types de récit. Dont un, illustré par Cornélius Népos, était ouvertement dirigé vers l'éloge du personnage, toujours à caractère exemplaire. L'autre privilégiait la narration sobre, dépouillée, apparemment objective, tout en visant avec doigté à inculquer au lecteur une certaine image du personnage, image qui fréquemment n'était pas favorable à celui-ci. Suétone et ses successeurs ont illustré ce dernier type de biographie. La biographie, davantage encore que les mémoires, s'est déployée aux limites, voire à la périphérie de l'historiographie. Sans être pour autant méprisée: au contraire, elle fit une belle carrière à la fin de l'antiquité. Les *exitus*, récits des morts célèbres, constituèrent un sous-genre de la biographie.

Il va sans dire que nous avons dû négliger maints traits des genres, que nous avons rapidement présentés. Nous avons aussi fait bon marché des nuances et des variations, qui sont intervenues d'un auteur à l'autre. Les structures générales des genres ont été mises en oeuvre avec souplesse, par la plupart des historiens. Le modèle est toujours plus pauvre que la réalité complexe.

Ce modèle a été donc le suivant = 4-e sens du mot *historia*.



L'historiographie a émergé tard à Rome. Les Romains ont eux-mêmes fourni l'explication: longtemps ils ont préféré faire, accomplir de beaux exploits qu'en écrire²⁶. Leurs mentalités étaient portées sur le pragmatisme. Dans ce cas, comment s'explique l'essor de l'historiographie et même son apparition? Toujours en tenant compte des mentalités. Les Romains ont écrit de l'histoire, à partir du moment où ces mentalités étaient menacées par une crise. Il était question de les défendre, de les sauvegarder. Nous verrons que le caractère patriotique et romain constitue un trait général de l'art historique, l'une de ses constantes.

Les genres historiques ont eu des archétypes aussi bien latins que grecs. L'apparition même de l'historiographie latine est inconcevable, sans l'exemple fourni par les historiens grecs. Cependant, l'annalistique n'a bénéficié que d'un archétype romain. Il s'agit certes des répertoires sobres, dépouillés, des faits de l'année, que le *pontifex maximus* affichait dans sa demeure, à partir de 300, sinon de 400 av. J.C. On y mentionnait les éclipses, les

²⁶ SALL., *Cat.*, 8, 5.

prodiges, les événements politiques et même le cours du blé. Vers la fin du II siècle av. J.C. ou aux débuts du siècle suivant, fut publié en 80 tomes un recueil des chroniques pontificales, sous le titre d'*Annales Maximi*²⁷. Au demeurant, l'historiographie a été précédée à Rome par une vigoureuse peinture à sujets historiques et par une riche poésie épique, laquelle traitait des débuts légendaires de la Cité éternelle. Néanmoins, non seulement l'histoire universelle, mais aussi l'*historia* au sens restreint, la monographie, ainsi que d'autres genres jouirent d'exemples grecs fort enrichissants. Songeons au fait que Thucydide et avant lui Hérodote avaient écrit de célèbres monographies. Toutefois, les archétypes latins ne firent pas complètement défaut. Les discours des orateurs portaient sur un sujet limité, souvent à connotations historiques, stimulant le choix d'une matière à la fois limitée et éloquente à tous les égards. A leur tour, les créateurs de l'épitomé décelaient dans les archives le modèle des renseignements brièvement structurés et leur relation adéquate.

Les mémoires des Romains bénéficièrent aussi des archétypes grecs. Il s'agit tout d'abord des *ὑπομνήματα* de l'époque hellénistique, dont le titre a été traduit en latin par le mot *commentarii*. Les *ὑπομνήματα* étaient des bulletins relatifs aux victoires remportées par les rois hellénistiques, étant toujours encomiastiques. D'autres *ὑπομνήματα* constituaient des ouvrages vraiment littéraires, où l'auteur avançait une autobiographie justificative. Reste qu'il y a eu également des archétypes romains. Nous songeons aux *commentarii*, aux notes des pontifes, dont ils affichaient une partie devant leur demeure, comme nous l'avons déjà montré. La chronique pontificale servit en même temps comme archétype à l'annalistique littéraire et aux mémoires. Néanmoins, il y eut aussi d'autres archétypes romains. Nous pensons aux comptes rendus et aux rapports des magistrats. Plus tard, les *commentarii* des

²⁷ Sur le contenu de la chronique pontificale voir SERV., *Ad Verg.*, 1, 373. Pour les *annales maximi* et la chronique pontificale, voir L. CANTARELLI, «Origine degli Annales Maximi», *Rivista di Filologia Classica*, 26, 1898, pp. 208 et suiv.; J. E. A. CRAKE, «The Annals of the Pontifex Maximus», *Classical Philology*, 35, 1940, pp. 375-378; Arnaldo MOMIGLIANO, *Terzo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, I, Rome 1966, pp. 59 et suiv.; Bruno GENTILI-Giovanni CERRI, *Le teorie del discorso storico nel pensiero greco e la storiografia romana arcaica*, Rome 1975, pp. 81-91; B. W. FRIER, *Libri Annales Pontificum Maximorum. The Origins of the Annalistic Tradition*, Rome 1979.

empereurs furent des notes, des instructions à l'usage des fonctionnaires, ainsi que des relations des procès s'étant déroulés devant l'empereur. Les *commentarii* littéraires des empereurs s'avèrent donc être des synthèses artistiques de ces notes ou plutôt des répliques des bulletins officiels. Certains mémorialistes romains empruntaient à leurs archétypes latins la tendance au style dépouillé, à dessein impersonnel, que ne pratiquaient guère leurs modèles grecs²⁸.

La biographie eut, elle aussi, des modèles grecs autant que romains. Après l'*encomion*, le chant triomphal accompagnant les vainqueurs des jeux grecs, il y a eu le journal de la vie et des exploits d'Alexandre. Trois types de biographie littéraire grecque se constituèrent durant l'époque hellénistique. La biographie exclusivement encomiastique, telle que celle réalisée dans les βιοι des Ptolémées, découverts sur des papyrus, et dans les récits des exploits de Philopoemen, la biographie péripatéticienne, elle aussi élogieuse, mais se proposant une analyse des caractères, qui révélait également certains défauts des personnages, et enfin la biographie alexandrine, préférant la teinte stylistique froide, impersonnelle, le récit rigoureusement ordonné par rubriques, de même qu'une objectivité apparente²⁹. Sans doute, il n'y eut jamais de véritable clivage entre ces types de biographie. Comme il n'y a pas de clivage important entre les nombreux archétypes romains de la biographie latine. Les Romains aimaient depuis

²⁸ Sur les archétypes grecs des mémoires, voir S. MAZZARINO, *op. cit.*, II, 1, pp. 33-37; Anton D. LEEMAN, *Orationis Ratio. Teoria e pratica stilistica degli oratori, storici e filosofi latini*, traduction italienne, Bologne 1974, pp. 232 et 519. Quant aux *commentarii* des pontifes, B. GENTILI-G. CERRI, *op. cit.*, p. 83; pour les *commentarii* des empereurs, voir surtout Fergus MILLAR, *The Emperor in the Roman World (31 B. C.-A. D. 337)*, Londres 1977, pp. 260-261. Parmi les archétypes grecs des mémoires, on pourrait mentionner l'ἡμερησίον ou le *diarium*, qui serait la relation des événements jour par jour, selon Aulu-Gelle et Sempronius Asellio: *Noct. Att.*, 5, 18, 6-8 = H. PETER, *H. R. R., Asellio*, fr. 1.

²⁹ Sur la biographie grecque hellénistique et posthellénistique, voir Friedrich LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form*, Berlin 1901, pp. 85-138; Duane Reed STUART, *Epochs of Greek and Roman Biography*, Berkeley 1928, pp. VI-187; T. LARSEN, *Papyri Graeci Haunienses*, Copenhague 1942, pp. 37 et suiv.; John A. GARRATY, *The Nature of Biography*, Londres 1958, pp. 44-55; Edna JENKINSON, «Nepos. An Introduction to Latin Biography» *Latin Biography*, éd. par T. A. DOREY, Londres 1967, pp. 1-15, notamment pp. 2-3; Eugen CIZEK, *Structures et idéologie dans les Vies des douze Césars de Suétone*, Bucarest-Paris 1977, pp. 25-27.

toujours cultiver le souvenir des hommes célèbres et conserver leurs images. Il y avait à Rome des *neniae*, petites lamentations funèbres, rappelant les vertus d'un défunt, les *laudationes funebres*, oraisons funèbres, les *elogia*, les *stemma*, arbres généalogiques, des épitaphes de tous les types, ainsi que de véritables chansons de geste, chantées pendant les banquets et rappelant les vertus des grands hommes, comme les *carmina conuiuialia*. Remarquons pourtant que tous ces archétypes romains portaient aux nues les personnages, auxquels ils étaient consacrés, rejetant tout récit au ton impersonnel³⁰.

Naturellement, les genres historiques ne se sont pas développés au même rythme, n'ont pas poursuivi la même courbe d'évolution. Ils sont d'ailleurs apparus à des moments différents, car on peut dégager pour la plupart des genres l'*inuentor*, le εὐρητής. Fabius Pictor inventa les annales littéraires, d'ailleurs écrivant en grec, à la fin du troisième siècle et au début du siècle suivant³¹. Sempronius Asellio créa les *res gestae*, au commencement du premier siècle, tandis que Sisenna mit en place, un peu plus tard, les structures de l'*historia*, au sens limité, genre dont probablement un autre auteur, à savoir Rutilius Rufus avait été l'*inuentor*. L'histoire universelle a été vraisemblablement créée à Rome par Varron, après 44 av. J.C. D'autres genres furent forgés auparavant. Caton créa la monographie au milieu du II siècle av. J.C., alors que Gaius Gracchus fut l'*inuentor* des mémoires plus tard, avant sa mort³². Mais Sylla reprit avec vigueur les structures de

³⁰ Sur les origines romaines de la biographie, voir Wilhelm SCHMIDT, *De Romanorum inprimis Suetonii arte biographica*, dissertation, Marburg 1891, pp. 4-6; D. R. STUART, *op. cit.*, pp. 196-210; J. A. GARRATY, *op. cit.*, pp. 49-50; Wolf STEIDLE, *Sueton und die antike Biographie*, 2-e éd., Munich 1963, p. 129; S. MAZZARINO, *op. cit.*, II, 1, pp. 321-322; E. JENKINSON, *op. cit.*, p. 2; Jean-Marie ANDRÉ-Alain HUS, *L'histoire à Rome. Historiens et biographes dans la littérature latine*, Paris 1974, pp. 61-63; E. CIZEK, *op. cit.*, pp. 28-29.

³¹ Fabius Pictor et les autres annalistes de langue grecque préférèrent s'exprimer dans l'idiome d'Homère non seulement parce que le latin de la prose était encore rugueux, mais aussi et surtout pour faire valoir la gloire de Rome aux yeux du public du monde hellénistique: à ce sujet, voir Krister HANELL, «Zur Problematik der älteren römischen Geschichtsschreibung», *Fondation Hardt, Entretiens*, tome IV, Vandoeuvres-Genève 1956, pp. 149-170; S. MAZZARINO, *op. cit.*, II, 1, pp. 84-97; 251-297; 310-314; B. GENTILI-G. CERRI, *op. cit.*, pp. 49-68.

³² E. BADIAN, «The Early Historians», *Latin Historians*, éd. par T. A. Dorey, Londres 1966, pp. 13-14 et 32, n. 58-59, soutenait qu'en réalité les mémoires de Gaius Gracchus n'étaient que la biographie de son frère aîné Tibérius Gracchus.

ce genre, dont il fut un second *inuentor*. Avant 46 av. J.C., le futur césaricide Iunius Brutus inventa l'épitomé, alors que Varron se manifesta comme le premier biographe romain. A la même époque, Cornélius Népos s'avère être l'*inuentor* du tableau chronologique.

Après une très riche période, l'annalistique donna des signes d'essoufflement au premier siècle apr. J.C. Tacite lui rendit son plus bel éclat, tout en infléchissant et en ajustant ses structures. Par la suite pourtant, on n'écrivit plus guère des annales avant Nicomaque Flavien et la fin du quatrième siècle, lorsqu'on tâcha de restaurer les anciennes traditions, y compris celles littéraires. D'autres genres comportèrent un déploiement plus constant. On a toujours écrit des monographies, tandis que l'histoire universelle de grandes dimensions a été peu pratiquée à Rome. Trogue-Pompée en constitue presque une exception. Après Tacite et Suétone, s'épanouissent surtout la biographie et l'épitomé. Ces genres font pratiquement jonction dans les *Caesares* d'Aurélius Victor et dans le *Breuiarium* d'Eutrope, qui utilisent aussi bien les structures de la biographie que celles de l'épitomé.

Aussi avons-nous déjà noté que la fin de l'antiquité amenait un véritable brassage de genres, brassage que Tacite avait préfiguré. Non seulement chez Eutrope et chez Aurélius Victor, mais également chez Ammien Marcellin et les historiens chrétiens, on peut déceler de nombreux agencements et des amalgames de genres. Rufius Festus écrivit, au quatrième siècle, un ouvrage qui était en même temps un épitomé et une monographie. Ammien Marcellin mobilisa, dans ses *Res Gestae*, les structures des mémoires, de l'*historia* et même des annales. Néanmoins, ce brassage prouve qu'il s'agit bien d'une fédération de genres, lesquels se séparaient et en même temps se rejoignaient, selon les nécessités. En outre, le brassage final des genres avait sa contrepartie, qui d'ailleurs le légitimait: certains traits généraux de tous les genres s'estompaient.

Gaius Gracchus représenterait donc plutôt l'*inuentor* de la biographie. Toutefois, le savant britannique avouait que Gaius Gracchus devait militer pour son propre programme politique, dans son ouvrage. A notre sens, l'élément autobiographique prévalait nettement, dans l'ouvrage en question, même si Gaius Gracchus racontait aussi des épisodes de la vie de son frère aîné. Gaius Gracchus a dû être plutôt l'*inuentor* des mémoires. Suétone (*Reliquiae*, éd. Reiferscheid, p. 3) prête à Varron l'invention de la biographie.

Car il y a eu certains traits généraux, communs pour tous les genres historiques, traits qui ont toujours assuré à l'historiographie des contacts entre ses modalités et une unité dans la diversité. Nous ne saurions maintenant que les énumérer³³. En tout premier lieu, la relation de tout ce qui était mémorable, utile aux hommes, «illustre», d'après la formule de Cicéron³⁴. Qu'il s'agisse de la vie d'un peuple, ou de celle d'un homme, comme dans les mémoires et dans les biographies. Ensuite la fonction éducative, ainsi que moralisatrice d'une historiographie qui s'est toujours voulue une «magistra uitae». En troisième lieu, l'honnêteté. Les historiens, en vertu d'un *topos* très répandu, promettaient la «ueritas» absolue, mais ils ne savaient être qu'honnêtes, en raison même de leur but éducatif. Ils en étaient du reste conscients. Un quatrième trait résidait dans la partialité. Les auteurs composaient une histoire «chaude», ne répondant qu'à une vérité subjective, à leurs options complexes. En cinquième lieu, leur histoire était du même coup anthropocentriste, estimant que l'homme faisait l'événement, et «romanocentriste», c'est-à-dire axée sur les intérêts de Rome. Enfin, en dernier lieu, l'historiographie a toujours joué à Rome d'une autonomie stylistique certaine. Les historiens ne partageaient guère les options et les controverses esthétiques des autres prosateurs. A partir de l'époque d'Auguste, ils furent plutôt soit sallustiens, soit liviens.

Voici donc comment s'est déployée cette fédération de genres qu'a été l'historiographie latine. Fédération, parce que constituée par des modalités de recherche et d'expression diversifiées, autonomes, mais se réunissant autour de certaines vocations communes.

³³ Pour les détails quant à ces traits généraux, de même qu'aux autres problèmes posés par cet article, voir notre livre à paraître *l'Histoire de l'historiographie à Rome*.

³⁴ Cic., *Orat.* 34, 120.